ÉLOGE HISTORIQUE DE MARIE-FRANÇOIS-XAVIER BICHAT,

Prononcé dans l'amphithéâtre de l'École de Médecine de Paris, le 14 germinal an XI,

PAR P. SUE,

PROFESSEUR ET BIBLIOTHÉCAIRE,

Pour l'ouverture de son cours de bibliographie médicale.

> Ce génie a vécu ce que vivent les roses,
> L'espace d'un matin.
>
> MALHERBE, liv. VI, Consol. à M. DUPERRIER.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE ET LESUEUR, rue de la Harpe, N°. 133.

Extrait du Magasin Encycloped., année VIII, t. VI, p. 325: on s'abonne, pour ce Journal, chez *Fuchs*, libraire, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

ÉLOGE
HISTORIQUE
DE
MARIE-FRANÇOIS-XAVIER BICHAT,

Prononcé dans l'amphithéâtre de l'Ecole de Médecine de Paris, le 14 germinal an XI, par P. *Sue, professeur et bibliothécaire, pour l'ouverture de son cours de bibliographie médicale.*

S'IL est quelque tribut légitimement dû aux savans après leur mort, et dont l'acquit soit agréable à ceux qui le leur payent, c'est sans contredit celui qui rend publique leur histoire. On travaille volontiers à lier les divers événemens de leur vie, et à rassembler les traits épars, sous lesquels ils ont peint leur ame dans les différentes productions de leur génie : on se fait un plaisir et même un devoir de transmettre à la postérité ces espèces de tableaux parlans, ces éloges académiques destinés à rappeler des souvenirs, dont sans eux il ne fut resté aucune trace. Un des grands philosophes de nos jours, le célèbre d'Alembert, a exposé, avec autant de raison que de goût (1), les préceptes les plus sûrs pour la composition des

(1) Voyez l'article *éloge* dans l'Encyclopédie.

éloges. Les leçons qu'il donne, les exemples qu'il cite pour modèles, ne laissent rien à désirer sur ce sujet. Mais la grande difficulté consiste dans l'observation de ces préceptes, de ces leçons, dans l'application de ces exemples. Vicq d'Azyr, nom à jamais immortel, surtout dans les fastes de l'ancienne Société de médecine, toi seul, peut-être, as su employer avec sagacité l'ensemble de ces observations, en tirer la substance la plus propre à frapper les esprits, et en former habilement la matière de ces éloges philosophiques, dont on attendoit avec tant d'impatience la lecture, qu'on écoutoit avec tant d'attention, qu'on lit encore avec tant de plaisir et de fruit. Ne pouvant atteindre à la majesté de ton style, essayons au moins de marcher sur tes traces : efforçons-nous de présenter nos idées, de manière qu'elles répondent à l'intérêt qu'inspira à tous les savans le professeur Bichat. Guidés par les orateurs qui ont déjà célébré sa mémoire (2), nous louerons Bichat comme il a vécu, c'est-à-dire, avec simplicité et sans exagération; nous n'avons pas d'anecdotes à citer sur sa personne : sa vie est toute entière dans ses cours et dans ses écrits, comme l'éloge

(2) 1.° Les CC. *Lepreux* et *Roux*, discours prononcés sur la tombe de Bichat le jour de son inhumation; 2.° notice historique sur la vie et les écrits de Bichat, lue à la Société médicale d'émulation, par le C. *Husson*; 3.° précis historique sur Bichat, à la tête du 3.e volume de son Anatomie descriptive, par le C. *Buisson*, son parent et son ami : voyez aussi l'éloge court, mais bien frappé, qu'a fait le C. Hallé de Bichat, dans le discours qu'il a prononcé à l'ouverture de la séance publique de l'école de médecine, du 5 brumaire an XI, pag. 22.

d'un législateur est tout entier dans les lois qu'a enfantées son génie.

Citoyens élèves, c'est vous, c'est votre instruction que j'ai eu principalement en vue dans la composition de cet éloge ; c'est à vous que je le dédie, à ceux d'entre vous surtout qui furent les disciples, les collaborateurs, les amis de Bichat. Quelque foibles que soient les talens du panégyriste, il espère que vous applaudirez au moins aux efforts qu'il a fait pour répondre à vos vœux, à ceux de ses collègues, j'ajouterai même à ceux du public.

Afin de ne rien omettre d'essentiel dans un sujet aussi intéressant, j'ai cru devoir partager ce discours en deux parties, qui contiendront, la première, l'histoire de la vie de Bichat, et de sa méthode d'enseigner ; la seconde, l'analyse de ses différentes productions, que je terminerai par des détails sur sa maladie et sur sa mort, et par l'exposé de sa vie morale, c'est-à-dire, des vertus et des qualités du cœur qui l'ont fait estimer et chérir de tous ceux qui l'ont connu (3).

PREMIÈRE PARTIE.

Marie-François-Xavier BICHAT naquit le 11 novembre 1771, à *Thoirette*, département de l'Ain,

(3) Nous pouvons donner pour preuve du grand intérêt qu'ont pris les élèves au récit des travaux et des vertus de Bichat, l'affluence avec laquelle ils se sont portés à l'amphithéâtre de l'école, pour entendre son éloge ; ce local, quoique très-vaste, étoit entièrement rempli.

ci-devant province de Bresse. Il fut le premier fils de *Jean-Baptiste Bichat*, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, qui lui prodigua, dans l'âge tendre, tous les soins, toutes les attentions propres à former son cœur et à éclairer son esprit. Rien n'égale la force des impressions que l'on reçoit dans le premier âge (4) : alors les organes, à mesure qu'ils se forment et qu'ils se développent, prennent le ton convenable à l'espèce d'instruction que l'enfant doit acquérir. Le père de Bichat, pénétré de cette vérité, ne négligea rien pour mettre à profit les dons que la nature avoit accordés à son fils, et qui lui furent très-utiles dans ses premières études.

Mais à quoi serviroit de détailler ses succès en ce genre ? à quoi serviroit de s'appesantir sur cette période de sa vie, dans laquelle l'imagination se plaît trop souvent à rechercher les traces des grands hommes ? Si Bichat a été couronné plusieurs fois dans le cours de ses humanités ; s'il a brillé dans des exercices publics sur la physique et sur les mathématiques, ses triomphes en ce genre lui ont préparé et facilité ceux qu'il a obtenus depuis dans d'autres sciences. Nous dirons de lui, comme il a dit de Desault, et avec autant de vérité, *qu'à l'âge où l'ame, encore fermée à la réflexion, semble n'avoir de penchant que pour le plaisir, apprendre fut son premier besoin, savoir sa première jouissance, et devancer ses camarades sa première passion.*

(4) Ce que l'on nous inspire en sortant du berceau,
En naissant avec nous, nous suit jusqu'au tombeau.

Quand il s'agit du choix d'un état, ce sont le plus souvent des circonstances, des convenances particulières, des intérêts de famille qui le décident ; les parens se trouvent quelquefois alors dans la nécessité d'aplanir des difficultés, de combattre des dégoûts, des répugnances : en présentant à un jeune homme les objets d'où elles naisssent, sous un aspect intéressant, on peut piquer sa curiosité, et fixer habilement ses regards, par différens motifs, sur un état, pour lequel il sembloit avoir de l'aversion. Par des soins bien dirigés, par des raisons surtout qui frappent son imagination prévenue, on vient à bout d'affermir une vocation jusqu'alors indéterminée et irrésolue.

Dans un art comme le nôtre, dont les dehors n'ont rien que de repoussant, dont les premières études éloignent plutôt qu'elles n'attirent, il faut quelque chose de plus que la vocation ; il faut une initiation particulière presque dès l'enfance ; il faut que le novice ait souvent sous les yeux les objets qui doivent par la suite être le sujet de ses études ; il faut enfin qu'il soit familiarisé de bonne heure avec tout ce qui conduit à la connoissance de la médecine. Bichat eut l'avantage de jouir, dans le sein même de sa famille, de cette espèce d'initiation. Né d'un père médecin, il a reçu de lui les premiers rudimens, les premières leçons de cet art; formé dès ses premières années au langage médical, accoutumé à voir l'application des préceptes, avant de connoître les préceptes eux-mêmes, il eut, comme l'observe judicieusement un de ses panégyristes (5),

(5) Le C. Buisson, p. 322 de son Précis histor. sur Bichat.

« il eut tout l'avantage de cette éducation d'exemple,
« qui dispose insensiblement à un genre déterminé de
« travail ; éducation si puissante, qu'on a souvent lieu
« de la regretter, quand on ne l'a pas reçue ; éducation
« que plusieurs ne dédaignent que parce qu'ils sont in-
« capables d'en apprécier les heureux effets ».

Ce fut à Lyon que Bichat se livra pour la première fois aux travaux de l'anatomie. Ce qui coûte le plus alors, ce qui éloigne plusieurs jeunes gens de ces travaux, c'est la répugnance qu'inspire naturellement la dissection des cadavres ; et on a déjà beaucoup gagné, quand on a surmonté cette répugnance. Bichat n'eut pas même besoin de la vaincre : instruit par son père des premiers élémens de l'anatomie, il y prit goût dès son jeune âge, et lorsqu'il y eut fait quelques progrès, la nature lui parut aussi belle sous les tristes dehors qui la montrent aux médecins, que sous les couleurs si diversifiées qu'elle présente aux recherches du botaniste ; on eût dit que ces tristes réduits, où l'anatomiste l'étudie, se transformoient pour Bichat en ces agréables séjours, où le botaniste la cultive.

A cette époque brilloit dans toute sa splendeur la réputation d'un des plus fameux chirurgiens du siècle dernier, de celui qui peut-être a formé le plus d'élèves en chirurgie, de celui dont les découvertes théoriques et pratiques ont le plus enrichi cette science ; en un mot, du célèbre Desault. Son génie ardent et actif entraînoit tous les esprits vers la chirurgie. Ses élèves, pleins du feu qui l'animoit, répandoient dans les départemens sa doctrine. Bichat l'embrassa, sitôt qu'il la connut, et se livra tout entier, à Lyon, à l'exercice

de la chirurgie : il eut pour guide et pour maître M. *Petit*, alors chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de cette ville, nom qui rappelle à la fois les vertus les plus modestes et les talens les plus distingués. Bichat travailla avec tant d'ardeur, et fut si assidu à remplir ses devoirs, qu'il obtint l'entière confiance de cet habile praticien, dont il devint le collaborateur et l'ami.

Il étoit heureux et l'eût toujours été, si les fureurs révolutionnaires, qui agitèrent Lyon plus que toutes les autres villes, et qui transformèrent bientôt cette cité en un tas de décombres, ne l'eussent obligé de la quitter : il avoit encore un autre motif pour s'éloigner, celui de se soustraire à une réquisition, qui détruisoit tous ses projets d'étude. On lui a fait à ce sujet un reproche qu'il ne méritoit pas : car tout le monde a su dans le temps, et il le répétoit à qui vouloit l'entendre, qu'il n'avoit cherché à échapper à la réquisition, que dans l'intention bien sincère de se rendre plus utile à sa patrie : en effet, son dessein étoit, après avoir suivi pendant quelque temps les hôpitaux, pour acquérir plus d'habileté en chirurgie, de postuler une place de chirurgien dans les armées.

Bichat regardant la capitale comme l'asile le plus sûr qu'il pût choisir, vint à Paris en 1793, et s'y établit sans aucune espèce de recommandation. Entre tous les hôpitaux qu'il visita, ce fut l'Hôtel-Dieu qu'il fréquenta de préférence, tant à cause de la célébrité du maître qui étoit à la tête de la chirurgie de cet hôpital, que parce que c'est une école où les cas de pratique, qui se renouvellent sans cesse, mettent un élève à même de cultiver également la théorie et

la pratique de l'art. Ce n'est, en effet, que dans un grand hôpital qu'il peut apprendre à connoître et à distinguer les différentes nuances de la vie, les horreurs même de la mort ; ce n'est que là qu'il peut, plus librement qu'ailleurs, chercher, dans les organes privés de la vie, les causes de leurs maladies : ce n'est que là, qu'observateur attentif et exact, il s'habitue à lire dans les yeux, dans les traits du visage, dans les gestes, dans le maintien du malade, et à y découvrir certains signes caractéristiques, qu'il chercheroit en vain dans les livres, et sur lesquels cependant il est si important de ne pas se méprendre.

En suivant l'Hôtel-Dieu avec la foule des élèves, et sans chercher à se faire remarquer, Bichat n'avoit d'autre but que de s'instruire et d'acquérir les talens nécessaires pour réussir dans l'exercice de l'art. Une circonstance heureuse le tira de la route obscure qu'il suivoit, et le plaça, en peu de temps, dans une position brillante qu'il n'espéroit pas. Voici quelle en fut l'occasion (6) :

C'étoit un usage établi dans l'école de Desault, que certains élèves choisis se chargeassent de rédiger, en forme d'extrait, pour le lendemain, le sujet de la leçon de la veille : cet extrait, lu après la leçon du jour, avoit un double avantage, celui de rappeler une seconde fois aux élèves d'utiles préceptes, et celui de suppléer à l'inattention assez ordinaire du plus grand nombre dans une première leçon. Desault, un jour,

(6) Voyez le précis historique sur Bichat, in-8.°, par Buisson, p. 322.

avoit disserté long-temps sur la fracture de la clavicule, et s'étoit efforcé de démontrer l'utilité du bandage qu'il avoit imaginé pour cette fracture. L'élève qui devoit recueillir les détails, se trouva absent; Bichat s'offrit pour le remplacer, et fut accepté. L'extrait qu'il rédigea, et qu'il lut le jour suivant, en présence du chirurgien en second, comme c'étoit l'usage, excita la plus vive sensation : la précision et la netteté de ses idées, l'exactitude scrupuleuse de son résumé, annonçoient plutôt la dictée d'un professeur que la répétition d'un élève. Bichat, en se retirant, fut comblé d'éloges et couvert des applaudissemens réitérés de ses camarades et du C. *Manoury*, qui présidoit à cette séance (7). Celui-ci n'eut rien de plus pressé que de faire part à Desault d'une anecdote si honorable pour Bichat. Juste appréciateur des talens, accoutumé à les encourager, à les cultiver partout où ils se rencontroient, Desault fit venir Bichat, l'interrogea, et dès les premiers entretiens qu'il eut avec lui, il le jugea. Il y a, entre certains hommes, une sympathie de cœur et d'esprit qui est telle, qu'elle n'en demeure pas à l'estime, qu'elle va jusqu'à la bienveillance, d'où elle arrive ensuite à l'attachement, qu'elle persuade réciproquement, et qui établit entre deux individus, dès la

(7) La mort a aussi moissonné cet habile homme au commencement de sa carrière, dont il avoit illustré les premiers pas : il périt au moment où il venoit d'être nommé suppléant de Desault, dans la place de professeur adjoint de clinique externe à l'école de médecine de Paris. Voyez la notice sur sa vie, 4.e vol. du Journal de Desault, p. 228, et p. 33 du tom. I de ses œuvres chirurgicales, publiées par Bichat.

première fois qu'ils se voient, une union que le temps ne fait que fortifier et accroître. Cette espèce de sympathie a été la source du bonheur dont a joui Bichat tant qu'il a vécu avec Desault, qui le fixa près de lui, l'adopta comme son fils, et l'associa à ses travaux. Telle a été la première origine de la réputation de Bichat, origine également honorable pour le maître et pour le disciple, puisqu'elle prouvoit le mérite distingué de l'un et le discernement judicieux de l'autre.

Un jeune homme, vivant avec un des premiers chirurgiens de l'Europe, placé avantageusement pour en recueillir tous les jours les leçons, pour en recevoir des conseils utiles, devoit naturellement voir en perspective dans l'avenir une fortune assurée, s'il avoit le bon esprit de connoître tout l'avantage de sa position, et s'il savoit la mettre à profit. Bichat en sentit tout le prix; il fit plus, il sut l'employer utilement à son avancement. J'ai dit qu'il partagea les travaux de Desault: en effet, outre son service ordinaire de chirurgien externe à l'Hôtel-Dieu, outre la rédaction de beaucoup d'observations cliniques, il accompagnoit toujours son maître, toutes les fois qu'il faisoit des opérations au dehors; il visitoit une partie de ses malades; il l'aidoit encore dans ses recherches sur divers points de la chirurgie : enfin, la confiance de Desault dans Bichat étoit si grande, qu'il le chargeoit souvent de répondre par écrit aux consultations en grand nombre qu'on lui envoyoit des départemens.

Desault, vers les derniers temps de sa vie, avoit entrepris un cours fort étendu sur les maladies des os; matière alors encore neuve, et qui, traitée depuis peu

avec le mérite dû à son importance, par un habile maître, par un de nos collègues (8), remplit aujourd'hui les vœux de nos élèves. Bichat étoit chargé par Desault de présenter, avant chaque leçon, sur le point qui en devoit faire le sujet, l'exposition méthodique de la doctrine des différens auteurs, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours. Il s'acquitta de ce nouveau travail avec son exactitude et ses talens ordinaires.

Des travaux si multipliés pourroient ne paroître à quelques personnes qu'un enchaînement successif de fatigues et de peines; on écartera une pareille idée, si l'on réfléchit que l'exercice continuel de nos facultés donne à notre esprit un sentiment de vigueur qui ne se fût pas développé, s'il n'eût pas été excité. Qu'il est donc heureux celui qui connoît le prix du temps! Ce temps, qui marche pour tous d'un pas égal, ce temps présent qui *est gros de l'avenir*, comme disoit Léibnitz, n'est court que pour ceux qui n'ont pas l'art d'en faire un utile emploi; le travail et le génie le font durer en le remplissant, et en laissent encore pour l'amusement à l'homme le plus laborieux, à ce petit nombre d'êtres, dont l'ame active, comme celle de Bichat, conserve, acquiert même de l'énergie, au milieu des occupations nombreuses qui les pressent de toute part, sans jamais les surcharger. Aussi le plaisir est-il pour

(8) Ce maître s'est enfin montré, et la rédaction des leçons du C. Boyer, sur les maladies des os, que vient de publier le C. Richerand, 2 vol. in-8.°, remplit les espérances du public, et un vide qui restoit dans l'art.

ceux-ci, comme l'a très-bien dit un philosophe moderne (Condorcet), un éclair qui les frappe d'une étincelle vive et brillante, tandis que, pour les êtres désœuvrés, c'est un jour obscur, dans lequel ils se fatiguent en vain à chercher une lueur qui fuit toujours loin d'eux, à mesure qu'ils s'en approchent.

Un des grands avantages que retira Bichat de sa liaison avec Desault, fut celui de se mettre à même de prendre par la suite cet essor que donne une grande émulation et la noble ambition d'atteindre dans une science au plus haut degré de savoir et d'expérience. Si Bichat, par son application continuelle, par ses études constantes et sans cesse renouvelées, n'eût pas acquis un fonds de connoissances, suffisant pour se procurer les moyens de se soutenir par lui-même, combien sa position eût été désastreuse, lorsqu'une mort inopinée et presque subite lui enleva (en 1795) son maître et son bienfaiteur? Mais cette mort n'apporta aucun changement à ses fonctions et à ses travaux; il n'en fut que plus ardent et plus actif à parcourir la carrière, dans laquelle il étoit lancé. Après avoir payé à Desault le tribut de larmes qu'il lui devoit, autant par reconnoissance que par amitié; après avoir rendu à sa mémoire un hommage digne de lui (9), le premier soin dont s'occupa Bichat, fut celui de se livrer, comme lui, à l'enseignement.

Il avoit appris, par son exemple, que la meilleure manière de s'instruire est celle d'enseigner, et que

(9) Voy. le 4.e vol. du Journal de Chirurgie que Bichat a terminé et a publié.

ce

ce moyen est un de ceux qui conduit à la célébrité dans notre art. En effet, l'enseignement est un lien qui attache celui qui apprend à celui qui s'instruit, un point d'appui commun qui soutient l'attention de l'un et la mémoire de l'autre : Bichat en a fixé lui-même les principes généraux, avec leur application particulière à chaque partie de la science. Il a dit que la méthode trop minutieuse, remplie de divisions et de subdivisions à l'infini, ressemble à ces tableaux où l'on ne distingue rien, à force d'y trop voir. Il savoit que trois qualités surtout rendent utile la méthode d'enseigner : la science du maître, la clarté avec laquelle il s'explique, et l'affection qu'il a pour ses élèves. Aucune de ces trois qualités n'a manqué à Bichat : son savoir étoit universellement reconnu ; ses leçons étoient claires et toujours à la portée des élèves ; son affection pour eux étoit sans bornes ; elle présentoit l'image du commerce réciproque de l'amitié instruite et de l'amitié qui cherche à s'instruire. Il développoit dans l'ame de ses élèves l'enthousiasme de la science, et, suivant l'expression d'un des orateurs qui ont célébré sa mémoire (10), les froids débris de l'homme mort sembloient s'animer sous ses mains, pour révéler à ses auditeurs les secrets de la nature.

A ces qualités, bien précieuses dans un professeur, il en joignoit une autre qui n'est pas sans mérite, parce qu'elle facilite beaucoup le succès de l'enseignement. Il avoit une voix pleine, égale ; ses

(10) Voyez le discours déjà cité du professeur Hallé.

sons, distinctement articulés, ne prêtoient à aucune équivoque, moyen sûr et efficace pour fixer l'attention. *Fontenelle* nous apprend que le célèbre anatomiste *Duverney* ne dut sa première réputation, dans l'enseignement de l'anatomie, qu'à sa voix, qu'à son geste, qu'au feu de ses expressions pittoresques, à l'élégance de ses tours oratoires, à l'énergie enfin de sa prononciation.

Bichat, en enseignant, savoit aussi tenir un juste milieu entre le doute et la certitude dans les matières, principalement physiologiques, sur différens points desquelles il n'y a pas de données certaines et positives. Il n'avoit pas la manie de vouloir tout expliquer : douter avec *Descartes*, hésiter avec *Stahl*, ne rien assurer avec *Boerhave*, telle étoit sa règle. Mais aussi quand une fois il avoit acquis, par ses méditations ou par ses expériences, la vérité d'une proposition qui jusqu'alors avoit été regardée comme hypothétique, il la soutenoit avec feu et persévérance; il la présentoit en outre avec tant de clarté et de méthode, il savoit si bien la faire valoir, qu'il portoit la conviction dans les esprits les plus disposés à l'incrédulité.

L'ardeur avec laquelle Bichat se livra à l'enseignement, ardeur qu'il poussa trop loin, lui devint funeste; car, dès la première année de ses cours, une hémopthisie considérable, qui mit sa vie en danger, l'obligea de les interrompre, et le retint au lit pendant assez long-temps; mais à peine sa santé fut-elle rétablie, qu'il oublia le péril qu'il avoit couru, et qu'il ne craignit pas d'en courir de plus grands,

en se livrant de nouveau, et avec encore plus d'activité, aux cours d'anatomie et aux dissections, en multipliant les expériences sur les animaux vivans, dans la vue, 1.º de vérifier celles déjà connues; 2.º de déterminer exactement le point d'où il falloit partir pour en faire de nouvelles. Quoiqu'il eût dans les CC. *Hai* et *Roziere* de zélés coopérateurs, en état de partager ses travaux, de faire des démonstrations particulières et de préparer ses leçons, il lui arrivoit souvent de faire lui-même ces démonstrations et ces préparations.

Les cours anatomiques et physiologiques prenoient presque tout son temps; cependant il se hasarda à faire encore un autre cours, celui d'opérations. C'étoit un coup d'essai qu'il tentoit, et par lequel il voulut prouver, contre l'opinion commune, qu'un jeune homme pouvoit apporter, dans un cours d'opérations, toute l'exactitude et tous les développemens qu'il exige. Sa tentative fut plus heureuse qu'il ne l'avoit espéré : environ 80 élèves, qui suivirent ses leçons, admirèrent la clarté de ses descriptions, son attention scrupuleuse dans les détails opératoires, jointe à la solidité des principes théoriques qu'il établissoit; il n'eut de si grands succès, que parce qu'il étoit en état d'exécuter au lit des malades tout ce qu'il enseignoit.

Depuis long-temps, et presque aussitôt après la publication de ses dissertations sur la chirurgie, dont nous parlerons bientôt, Bichat avoit quitté la pratique de cette science, pour se livrer à celle de la médecine. La fondation d'une école clinique à l'hôpital de la Cha-

rité, par le C. *Corvisart*, ne contribua pas peu à ce changement d'occupations. Alors étoient disparues ces vaines suppositions médicales, dont l'ignorance et l'habitude avoient si long-temps prolongé la durée; alors la partie élémentaire de la médecine avoit changé de face, en se dépouillant des richesses imaginaires, qui ne faisoient que la surcharger, sans la rendre plus utile. En effet, à mesure que les sciences font des progrès dans la connoissance des faits, les anciennes hypothèses se dissipent, parce qu'elles n'étoient fondées que sur des erreurs et des illusions. On n'ose plus proposer des explications qu'un nouveau fait va rendre vaines; et aujourd'hui tous les vrais savans se livrent uniquement à la recherche des phénomènes et des lois de la nature, laissant à un petit nombre d'esprits orgueilleux, qui dédaignent l'observation lente et pénible, le plaisir de forger dans leurs cabinets des systèmes erronés, et de renfermer l'immense nature dans les limites étroites de leur génie.

Bichat, persuadé que l'exercice de la médecine au dehors ne lui fourniroit que peu d'occasions d'observer, les chercha sur un grand théâtre, où il étoit sûr de les trouver; il sollicita donc, ou plutôt on sollicita pour lui (car sa délicatesse à cet égard étoit telle, qu'il eût craint, en demandant une place, qu'on ne l'accusât de vouloir s'élever à un poste au-dessus de ses forces); on sollicita donc pour lui une place de médecin au grand hospice d'Humanité, et elle lui fut accordée.

Si les fonctions de l'homme de l'art sont toujours belles, elles le sont encore plus, lorsqu'il les exerce

dans l'asile du pauvre : là, point de protecteur, point d'aliment à la cupidité; la Renommée n'approche guères de ces retraites de l'indigence; tout s'y tait, hormis les sanglots de la douleur. Les victimes de la misère, celles de la maladie et de la mort, entassées, confondues, offrent ici à l'ame sensible un tableau déchirant, dont la générosité, la vraie bienfaisance, la tendre pitié peuvent seules adoucir les nuances. Disons-le à la louange des ministres de santé de l'Hôtel-Dieu et des autres hôpitaux, il est impossible de se livrer avec plus de zèle, de courage et de désintéressement, aux devoirs augustes qu'ils remplissent; il est peu de citoyens qui, comme eux, puissent dire aussi souvent à la fin de leur journée : *J'ai fait tous mes efforts pour défendre la pauvreté contre le besoin et la douleur; le repos que je vais goûter sera doux et paisible, puisque j'ai répandu le calme et la consolation dans le sein des malheureux.*

Parmi les moyens propres à combattre les maladies, celui que Bichat regardoit comme le plus sûr, étoit de les étudier au lit même des malades, et non dans les livres : *Malheur*, disoit-il, *au médecin qui ne connoît les maladies que sous les couleurs souvent mensongères que leur prêtent les auteurs !* On ne peut mieux, en effet, comparer leurs livres qu'à des verres placés entre nous et la nature, qui grossissent ou diminuent les objets, suivant la manière de voir de l'auteur, qui embellissent souvent le faux à l'aide de l'illusion du vrai, et qui nous conduisent quelquefois au mal par la route du

bien. Il n'y a donc que l'habitude de voir, et de bien voir (car, comme l'a dit Condillac, on peut voir beaucoup et ne rien apprendre; ajoutons qu'on peut de même voir beaucoup de malades et point de maladies); il n'y a, dis-je, que l'habitude de bien voir, sans le secours des livres, qui donne au médecin le droit de prononcer avec assurance et sans erreur. Or, c'est ainsi que voyoit Bichat; et afin de trouver des occasions plus fréquentes de méditer, il ambitionnoit comme une faveur l'occasion de remplacer ses confrères, lorsque la maladie ou quelque autre cause légitime les empêchoit de remplir leurs fonctions. Il nous apprend, dans le discours préliminaire de son Anatomie descriptive (page XXXI), qu'il a interrogé la nature, plus sur le cadavre que dans les livres, plus dans les organes des animaux vivans, que dans les livres physiologiques, et la médecine, plus au lit des malades que dans les livres des médecins. C'est dans le même sens que *Stoll* disoit à ses disciples : *Ce n'est plus dans les écrits des hommes, c'est au sein même de la nature qu'il vous faut prendre des leçons.*

Après avoir consacré presque tout le jour à l'enseignement; lorsque le soir Bichat rentroit chez lui excédé de fatigue de corps et d'esprit, au lieu de prendre un repos qui lui étoit nécessaire, il passoit une partie de la nuit à composer ces ouvrages précieux qui immortaliseront sa mémoire, et dont nous allons rendre compte dans la seconde partie de cet éloge.

Deuxième Partie.

En 1791, Desault commença à publier un Journal de Chirurgie, à la tête duquel il mit cette épigraphe pleine d'énergie, et que tout homme de l'art devroit avoir toujours présente à l'esprit : *occidit, qui non servat* (11). Ce journal, le fruit de l'étude et de l'expérience, fut interrompu par des circonstances particulières ; Desault alloit le reprendre, lorsque la mort l'enleva. Les matériaux, qu'il avoit laissés, furent confiés à Bichat, qui les rassembla, y mit la dernière main, et en forma un 4.e volume, qui a paru en 1792. C'est dans ce volume que Bichat a placé une notice historique sur la vie de Desault, mort à l'âge de 51 ans, aimé, dit Bichat, de tous ceux qui l'ont connu, peu regretté de ceux qu'il éclipsa, mais admiré de tout le monde.

Depuis long-temps, Desault avoit le projet de réunir dans un cadre régulier et méthodique toutes les découvertes dont il avoit enrichi la chirurgie : il avoit aussi l'intention de refondre son journal, d'en retrancher tous les faits isolés, et de ne conserver que ceux dont l'ensemble pouvoit fournir des indications générales, et concourir avec d'autres à former un code de doctrine chirurgicale. Ses grandes occupations ne lui permettant pas de remplir seul cette tâche, il s'étoit associé Bichat, qui y travailloit sous ses yeux. A sa mort, tous les matériaux étoient déjà recueillis, et en partie classés, en sorte que

(11) Qui ne préserve pas de la mort, quand il le peut, devient homicide.

Bichat n'eût qu'à suivre le plan que lui avoit tracé Desault; plan qu'il a exécuté par la publication de deux volumes in-8.°, sous le titre d'*Œuvres chirurgicales de Desault, ou tableau de sa doctrine et de sa pratique, dans le traitement des maladies externes.* Un bel éloge, placé à la tête de cette collection, sous le titre modeste *d'Essai sur Desault,* plus ample que celui dont il a été question ci-dessus, peint avec autant d'énergie que de vérité ses immenses travaux; et on y trouve différens traits intéressans de sa vie privée.

Les maladies des voies urinaires offrent un des exemples les plus remarquables des rapides progrès qui, depuis un demi-siècle, ont illustré la chirurgie française. Rarement observées par les anciens, ces maladies ont à peine fixé leur attention, et ce n'est réellement que depuis l'introduction du mal vénérien en Europe, qu'elles ont été bien décrites; encore l'empirisme et le charlatanisme s'en sont-ils d'abord emparé; et vers le milieu du dernier siècle, leur traitement fut abandonné à la médecine emplastique, alors dominante; Daran crut, en variant la composition de ses bougies, accommoder leurs vertus à chaque cas de pratique. Il eut quelques succès qui furent l'effet, non comme il le prétendoit, des médicamens emplastiques dont étoient composées ses bougies, mais de la compression qu'elles exerçoient sur l'urètre.

L'invention des sondes de gomme élastique a été plus utile : plus souples que les bougies, quoique agissant de la même manière, elles ont produit et

produisent encore d'heureux effets dans le traitement des maladies des voies urinaires. Desault, qui sentit tout le prix de ce moyen, imaginé par un artiste industrieux (M. Bernard), en sut tirer un parti avantageux ; son journal de chirurgie contient les préceptes qu'il a donnés sur cette matière : Bichat les a rédigés dans un ordre méthodique, y a ajouté un grand nombre de faits qui lui sont particuliers, avec plusieurs vues nouvelles sur les nombreuses causes des rétentions d'urine ; le tout forme un volume in-8.o qu'il a publié en 1799, et qu'il termine par ces mots : « une main moins no« vice que la mienne auroit sans doute mieux des« siné les traits du tableau que je présente ; mais « personne ne s'armant du pinceau, je l'ai saisi en « me disant : La reconnoissance fut le motif, l'in« dulgence sera l'appui de mon travail (12) ».

Un goût commun pour l'étude de leur art, le désir de s'instruire mutuellement, ont réuni, en l'an IV, plusieurs élèves de l'école de médecine de Paris, sous le titre de *Société médicale d'émulation* ; ils se sont communiqués le fruit de leurs recherches ; ils ont travaillé de concert à rendre plus sensible, par la discussion, ce que les leçons des professeurs pouvoient présenter de difficultueux, et à répéter les expé-

(12) Une nouvelle édition de cet ouvrage, corrigée et augmentée d'un supplément, avec figures, par P. *Roux*, vient de paroître ; elle contient plusieurs mémoires nouveaux sur la médecine. In-8.o, chez Méquignon l'aîné.

riences tentées par les physiologistes les plus habiles. Dire que Bichat fut un des premiers inscrits sur la liste de cette Société, c'est annoncer qu'elle savoit faire de bons choix; mais il faut ajouter qu'elle eut peu de membres plus zélés, que c'est à lui en partie (13) qu'elle doit la rédaction de ses réglemens, et qu'il a beaucoup contribué à faire naître cette vive impulsion des esprits qui a produit de si heureux fruits, et à laquelle est due la publication de quatre volumes de mémoires intéressans sur les différentes branches de l'art de guérir (14).

La Société médicale d'émulation peut se féliciter d'avoir été la première dépositaire des travaux de Bichat, de ceux qui ont été le plus recherchés, à cause des développemens qu'il leur a donnés par la suite. On trouve en effet dans le second volume des actes de cette Société, les premières vues de Bichat sur les membranes, sur leurs rapports généraux d'organisation, sur la membrane synoviale des articulations; un mémoire sur les organes à forme symétrique et sur ceux à forme irrégulière; la description d'un nouveau trépan, dont les avantages sur l'ancien paroissent tenir à la facilité d'élever ou d'abaisser à volonté la couronne, au moyen d'une vis, etc. Deux autres mémoires, le 1.er sur la fracture de l'extré-

(13) Je dis en partie : car on sait que le C. Alibert est un des principaux fondateurs de cette Société, dont il a publié les quatre premiers volumes, étant alors secrétaire général.

(14) Un cinquième volume, qui est sous presse, va bientôt paroître.

mité scapulaire de la clavicule, et le 2.e sur un nouveau procédé pour la ligature des polypes, prouvent que, quelque respect que Bichat eût pour les inventions de son maître, il ne se laissa pas entraîner par cet axiome des écoles : *jurare in verba magistri*, puisque dans le 1.er de ces mémoires il démontre l'inutilité du bandage compliqué inventé par Desault, et que dans le second il proscrit, comme quelquefois nuisible au succès de l'opération, le porte-nœuds pour la ligature des polypes.

La composition des ouvrages anatomiques et physiologiques, qui a été le principal fondement de sa réputation, a occupé, plus que tout le reste, la vie de Bichat. L'anatomie fut le fil conducteur de ses recherches physiologiques, parce qu'il croyoit, avec raison, que pour marcher avec sûreté dans l'étude des fonctions des organes, il faut commencer par avoir une connoissance exacte de leur structure. Aussi, dans son traité des membranes, qu'il publia en 1800, et qu'il dédia à son meilleur ami, à son père, s'est-il surtout attaché à bien décrire leur organisation. On lui doit la découverte des membranes synoviales, dont aucun anatomiste ne s'étoit encore spécialement occupé, et dont on ignoroit la structure et les propriétés; il a décrit avec soin les autres membranes, et les a classées dans un ordre jusques alors inconnu. Il convient que la première idée de cette classification lui a été fournie par les réflexions que le professeur Pinel a insérées dans sa *Nosographie philosophique*, où il dit que la structure

des parties membraneuses n'est pas identique : Bichat, en confirmant les vues et l'observation de Pinel, y ajouta la distinction des membranes fibreuses; les faits multipliés qu'il découvrit lui-même, ceux qu'il trouva dans les auteurs et qu'il se rendit propres par la manière dont il sut les employer; les nombreuses ouvertures de cadavres qu'il fit; l'observation attentive des phénomènes, à laquelle il se livra, ont jeté, dans son traité des membranes, le premier germe de toutes les vérités, qu'il a développées dans ses autres productions.

Cet ouvrage, dès qu'il fut répandu, fixa sur notre confrère les yeux de tous les savans; il fut comparé au traité des glandes et du tissu muqueux par *Bordeu*; dans un rapport verbal fait à la classe des sciences physiques de l'Institut, le professeur Hallé rangea le traité des membranes dans la classe des ouvrages qui pouvoient mériter les honneurs de la proclamation, à la fête du 1.er vendémiaire. Ajoutons que, parmi les heureux résultats qu'obtint Bichat de sa manière vraiment neuve d'envisager les objets, nul peut-être ne parut plus brillant, que la découverte de la membrane arachnoïde et de son développement à la face interne de la dure mère, et dans l'intérieur des ventricules du cerveau; cependant, pour ne rien avancer au delà des limites tracées par les faits, après avoir montré dans son anatomie descriptive (tome III, page 56) le trajet de l'arachnoïde tel qu'il le concevoit; après avoir donné les raisons de son opinion, Bichat convient qu'il

admet l'arachnoïde intérieure, plutôt par la nature de l'exhalation des ventricules, que par une dissection rigoureuse, à raison de l'extrême ténuité de cette membrane, qui empêche de la soulever (15).

Les querelles littéraires ont souvent un effet tout à fait contraire à celui qu'en attendent ceux qui les suscitent, surtout lorsqu'elles s'écartent des bornes de la modération et de la décence; quand la vérité seule est l'ame de la critique, elle seule aussi conduit la plume de l'auteur, et donne de la valeur à ses expressions. Après la publication du traité des membranes, il en parut une critique peu mesurée, publiée par un jeune homme, l'émule de Bichat, son compatriote, son compagnon d'étude, et qui, comme lui, a donné de preuves de son savoir et de ses connoissances en médecine et en physiologie. Il y a, il faut en convenir, dans cette critique, des points sur lesquels les remarques de l'auteur sont très-judicieuses, et Bichat lui-même en avoit si bien reconnu la justesse, qu'il en a fait, par la suite, usage dans son anatomie générale. Quel est au surplus l'ouvrage, surtout lorsqu'il embrasse, comme celui de Bichat, un sujet rempli de beaucoup de détails, dont l'auteur voulût garantir toutes les assertions? Il y a des sujets qu'il est obligé de traiter suivant les idées reçues, quoique souvent elles soient

(15) M. *Lannec* a décrit un moyen très-facile, que le hasard lui a fait trouver, de démontrer l'existence de cette membrane, qui tapisse les ventricules du cerveau. Voy. Journal de Médecine des CC. Corvisart, Leroux et Boyer. Frimaire, an XI, p. 254.

opposées à sa manière de voir : il n'y a point d'ouvrage, sur quelque sujet qu'il soit, a dit le judicieux La Bruyère, qu'on ne vînt à bout de fondre tout entier, si on s'en rapportoit à tous les censeurs, et qu'on permît à chacun d'en retrancher ce qui lui déplaît.

Bichat préféra sagement de ne pas entrer en lice avec son adversaire. Persuadé que le public, qui s'amuse des disputes littéraires, hait les disputeurs, il ne témoigna ni ressentiment, ni mépris, et sa seule réponse fut celle-ci (16) : « Je n'ai point essayé à dissiper des doutes mis en avant sur quelques faits anatomiques que j'ai publiés dans mon traité des membranes : je renvoie à l'inspection cadaverique ceux à qui on a fait naître ces doutes. Quant à ceux qui les ont fait naître, cette inspection leur est inutile : ils ne peuvent avoir oublié que j'ai disséqué avec eux, et que je leur ai montré ce qu'ils me reprochent de croire que j'ai trouvé, et de n'établir que sur des conjectures ».

Bichat profitoit surtout du loisir que lui laissoit la fin de ses exercices anatomiques, pour se livrer aux recherches physiologiques. L'art d'allier la méthode expérimentale de *Haller* et de *Spallanzani* avec les vues grandes et philosophiques de *Bordeu*, lui paroissant devoir être celui de tout esprit judicieux, il prit pour guides les ouvrages de

(16) Recherches physiologiques sur la vie et la mort, pag. 3. Ces recherches ont été publiées in-8.o, en 1800.

ces savans, et ne s'en écarta que lorsque, se livrant de lui-même à un essor que justifioient ses expériences, faites en présence d'un grand concours d'élèves, et vérifiées par des professeurs habiles, les CC. *Hallé* et *Duméril*, il vint à bout de se frayer une route nouvelle dans la physiologie. C'est alors qu'il publia ses *recherches physiologiques sur la vie et la mort*, dédiées au professeur *Hallé*. Il a renouvelé dans cet ouvrage, avec beaucoup d'extension, quelques divisions qu'il avoit déjà énoncées dans son Traité des membranes. « Je les « ai reproduites, dit-il, comme étant de moi, quoi- « qu'on les ait attribuées à *Buffon*, à *Bordeu* et à « *Grimaud*. Ces auteurs sont si connus, ajoute-t-il, « que j'ai cru inutile de relever l'inexactitude de ces « citations critiques ».

Bichat définit la vie, l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort, et il en fait deux espèces, l'une *animale* et l'autre *organique* (17); il établit tout son système physiologique sur cette juste distinction, qu'il déduit spécialement de la forme extérieure des organes; dès lors furent fixées irrévocablement toutes les idées sur la nature des phénomènes de l'homme vivant : ce fut un trait de lumière qui frappa tous les hommes justes et sans prévention. L'ouvrage de Bichat est divisé en deux parties tout à fait différentes : la première contient

(17) Sur cette division de vie organique et vie animale, voy. la note, p. 131 du 1.er vol. de l'ouvrage du C. Moreau, qui a pour titre : *Histoire naturelle de la Femme*, etc., in-8.°

uniquement l'exposition générale de ses vues physiologiques : la seconde est le résultat d'une suite d'expériences sur la liaison mutuelle des trois organes principaux de la vie, le cerveau, le cœur, et le poumon. Ce sont réellement deux ouvrages distincts, dont le premier sert à l'intelligence du second, mais ne lui est pas absolument nécessaire; en sorte que le jugement que l'on porte sur l'un peut être entièrement indépendant de celui qu'on porte sur l'autre; la théorie de Bichat sur le sommeil, ses considérations sur ce qu'on a nommé *centre épigastrique*, sa distinction de deux systèmes nerveux, celui du cerveau et celui des ganglions, distinction que d'autres ont voulu s'attribuer à une époque où l'ouvrage de Bichat étoit déjà depuis long-temps entre les mains de tout le monde, son tableau des propriétés vitales, ses observations sur le mode progressif de la mort naturelle; tout, dans cette première partie, porte le caractère le plus propre à prouver la solidité de sa doctrine.

Dans la seconde partie, les *recherches sur la mort*, Bichat marche toujours à l'aide du flambeau de l'expérience. Plus heureux que Goodwin, il a découvert et démontré le mode réel de connexion entre la respiration et la vie : il a prouvé, par nombre de faits, plus décisifs les uns que les autres, que le sang noir peut, aussi-bien que le sang rouge, en abordant dans les cavités gauches du cœur, exciter des contractions dans ce viscère ; qu'au contraire, le sang rouge peut seul porter, dans le tissu des organes, l'excitation nécessaire pour y entretenir

la

la vie ; qu'en conséquence, si le défaut de respiration occasionne la mort, ce n'est pas parce que le cœur cesse d'agir sur le sang, mais parce que le sang, toujours poussé avec la même force par le cœur, ne peut plus, vu son défaut de coloration, exciter les organes où il arrive. Il faut voir dans l'ouvrage de Bichat, les preuves invincibles, sur lesquelles il établit cette vérité physiologique.

C'est aussi dans cet ouvrage qu'il a placé ses expériences et ses observations sur le galvanisme (18). C'est là qu'il nous apprend qu'il a essayé en vain de déterminer, par l'action galvanique, des contractions du cœur, sur les animaux à sang rouge, tant froid que chaud. D'autres physiciens, et particulièrement Vassali-Eandi, et le C. Moreau ont répété, après Bichat, ces expériences, et ont été plus heureux. Le C. Nysten, ancien élève de l'école, a publié (19) celles qu'il a faites, et qui prouvent qu'on peut obtenir des contractions du cœur sur les animaux, et que ce viscère est même celui qui conserve le plus long-temps cette propriété.

Dans ce même ouvrage, Bichat refuse entièrement aux artères la propriété qu'il appelle *contractilité organique sensible*, dans tous les organes où elle est indépendante de l'action cérébrale ; son opi-

(18) Voyez l'extrait de ces expériences, dans l'*Histoire du Galvanisme*, que j'ai publiée en l'an x, 1802, tom. II, p. 216 et suiv.

(19) Voyez sa dissertation intitulée : *Nouvelles expériences galvaniques*, etc., soutenue à l'école de médecine, le 16 frimaire an XI.

nion est appuyée d'une multitude de faits qu'il a rapportés dans son anatomie générale (2.e partie, p. 313 et suiv.). Il est bon de remarquer ici qu'il ne faut pas confondre avec la contractilité organique sensible, le mode de *contractilité de tissu*, et le raccourcissement, propriétés entièrement indépendantes de la vie. Il est encore bon d'observer que les résultats de *Vassali-Eandi*, de *Giuglio* et de *Rossi*, se trouvent en opposition avec l'opinion de notre collègue.

Bichat entreprit et exécuta, dans l'espace d'une année, son Traité d'anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine; travail nouveau, sous le triple rapport, du plan adopté, de la plupart des faits qu'il renferme, et des principes solides qui en constituent la doctrine. A l'égard de celle-ci, nous dirons seulement qu'elle ne porte l'empreinte d'aucune autre : opposée à celle de *Boerhave*, elle diffère en outre de celle de *Sthal*, et de celles des auteurs qui, comme lui, ont tout rapporté, dans l'économie vivante, à un principe unique, principe abstrait et purement imaginaire, quel que soit le nom qu'on lui donne, quelle que soit l'idée qu'on s'en forme, quelles que soient les raisons qu'on emploie pour le soutenir.

Analyser avec précision les propriétés des corps vivans; montrer que tout phénomène physiologique se rapporte, en dernière analyse, à ces propriétés considérées dans leur état naturel; que tout phénomène pathologique dérive de leur augmentation, de leur diminution et de leur altération; que tout phénomène

thérapeutique a pour principe leur retour au type naturel, dont elles s'étoient écartées ; fixer avec précision les cas où chacune est mise en jeu ; bien distinguer en physiologie, comme en médecine, ce qui provient de l'une d'avec ce qui émane des autres ; déterminer par conséquent d'une manière rigoureuse ceux des phénomènes naturels et morbifiques auxquels président les propriétés animales, et ceux qui produisent les propriétés organiques ; indiquer les cas où sont excitées la sensibilité animale et la contractilité de même espèce, ainsi que la sensibilité organique, et les contractilités sensibles ou insensibles qui lui correspondent ; voilà en quoi consiste la doctrine générale répandue dans l'ouvrage de Bichat. En le parcourant, on se convaincra facilement que l'on ne peut bien préciser l'influence immense des propriétés vitales dans la science physiologique, avant d'avoir envisagé ces propriétés sous le point de vue présenté par Bichat.

La première partie de son Anatomie générale contient des recherches sur les systèmes communs à la structure de tous les appareils, sur les systèmes primitifs qui forment, pour ainsi dire, le parenchyme nutritif, la base de tous les organes, puisqu'il n'en est presque aucun où les artères, les veines, les vaisseaux exhalans et absorbans, les nerfs et le tissu cellulaire n'entrent pour sujet plus ou moins essentiel.

La seconde partie de l'Anatomie générale a pour objet les systèmes, qui ne sont pas aussi généralement répandus dans l'économie animale, et qui n'appar-

tiennent qu'à quelques appareils particuliers ; ainsi les systèmes osseux, musculeux animal, cartilagineux, fibreux, sont spécialement destinés aux appareils de la *locomotion* ; ainsi les systèmes séreux, muqueux, musculaire, organique, etc., entrent surtout dans les appareils digestifs, respiratoires, circulatoires; ainsi le système glanduleux forme l'appareil des secrétions ; ainsi enfin le système cutané entre principalement dans l'appareil sensitif, externe, etc.

Une remarque bien essentielle à faire au sujet de ces différens systèmes, c'est que la nature, en les distribuant dans les divers appareils, ne s'astreint à aucun ordre méthodique, qu'elle n'a pas égard aux grandes différences qu'elle a établies entre les fonctions : chacun de ces systèmes peut appartenir en même temps à des appareils de fonctions qui n'ont aucune analogie ; en sorte que le fibro-cartilagineux, qui se trouve surtout dans les organes locomoteurs, dans la vie animale par conséquent, entre aussi dans l'appareil respiratoire par la trachée-artère ; en sorte que le système muqueux, presque partout destiné aux organes de la vie interne, appartient aussi à la vie externe dans la conjonctive, dans les fosses nasales, à la génération dans les vésicules séminales, dans la prostate, etc. ; en sorte que le système glanduleux verse tour à tour des fluides sur les organes des deux vies, comme sur ceux de la génération ; en sorte que les surfaces séreuses se déploient sur des parties que leurs fonctions ne rapprochent nullement, sur le cerveau et l'estomac, par exemple, sur les cartilages articulaires et sur les poumons, etc. En

lisant l'Anatomie générale de Bichat, on y rencontre presque à chaque page de grandes vues, des applications utiles, des points de pratique discutés avec beaucoup de justesse; enfin des aperçus que, dans la suite, l'auteur eût sans doute convertis en vérités fondamentales.

Toutes les sciences physiques ont un but commun, auquel elles doivent tendre, la connoissance de la nature; mais toutes, pour atteindre ce but, n'exigent pas qu'on suive la même route. Les unes, basées sur l'observation, ne se composent et ne s'agrandissent que par des faits fournis par elle; les autres, entièrement fondées sur le raisonnement, n'ont que lui pour moyen de perfection..... Lenteur dans la marche, aridité dans l'étude, solidité dans les principes, sûreté dans les résultats, ce sont là les attributs des sciences d'observation; promptitude à rechercher le vrai et souvent à le découvrir, danger fréquent de rencontrer le faux, tel est l'apanage des sciences de raisonnement. Dans les premières, chaque découverte reste: celles d'un âge reposent sur celles de l'âge qui l'a précédé; chacune est la pierre d'attente de celle qui la suit; c'est la base de la pyramide du célèbre chancelier *Bacon*. Dans les secondes, au contraire, souvent ce qui suit est l'opposé de ce qui a précédé. Il faut détruire avant de créer, et chaque vérité ne brille qu'en perçant les nuages d'une foule d'erreurs.

La science de l'organisation animale participe également de ces deux caractères. D'un côté nous y trouvons sécheresse, dégoût, mais exactitude et précision

dans la description des organes ; d'un autre côté l'étude des fonctions nous attire : le chemin qui y conduit est hérissé d'aspérités, d'écueils, qui écartent du véritable sentier de la vérité, et ne laissent entrevoir souvent qu'incertitude, qu'ambiguité. Frappés de cette différence dans les parties d'une même science, les anciens médecins ont cru devoir tirer entre elles une ligne de démarcation, que l'habitude a consacrée, et que le temps a long-temps respectée : les dépouilles de la mort sont devenues le domaine de l'anatomiste, et le physiologiste a eu en partage les phénomènes de la vie. Une pareille division étoit trop absurde pour subsister toujours : on reconnut enfin qu'elle étoit détruite par la nature même des travaux de l'anatomiste et du physiologiste : on vit enfin que les dissections du premier étoient immédiatement liées aux recherches du second, parce que la connoissance de l'effet ne pouvoit se séparer de celle de l'agent qui le produit.

Tel est à peu près le raisonnement que fait Bichat en commençant son *Anatomie descriptive*, le dernier de ses ouvrages, celui-même qu'il n'a pu achever. A un tableau exact et précis de l'aspect extérieur des organes, il joint des considérations étendues sur les tissus particuliers qui les constituent, et sur les propriétés de chacun de ces tissus, qu'il admet au nombre de vingt et un, et dont les combinaisons diverses, après avoir été le sujet de son Anatomie générale, sont devenues celui de son Anatomie descriptive. On aime à voir le savant louer les découvertes de ceux qui l'ont précédé dans la même carrière : ainsi on voit avec plaisir Bichat, dans son discours préliminaire, rendre hom-

mage à la mémoire de *Haller*, à celle de *Vicq-d'Azyr*, noms à jamais inséparables, tant qu'on s'occupera des études anatomiques et physiologiques : on aime à entendre Bichat, après avoir fait la remarque que *Haller* a toujours réuni la description des organes à l'examen des fonctions, dire qu'il suivra la même marche, avec d'autant plus d'assurance, qu'elle a été adoptée, à quelques différences près, par *Sœmmering*, par *Sabatier*, par *Chaussier*, par *Cuvier*, par *Duméril*, c'est-à-dire, par les meilleurs écrivains en anatomie de notre siècle.

Les appareils de la vie animale, ceux de la *locomotion*, les descriptions des os et des organes qui en dépendent, forment le sujet du 1.er volume de l'anatomie descriptive ; le second renferme le traité des muscles, qui complète la description de l'appareil locomoteur, l'exposition de l'appareil vocal, et celle de l'appareil des sensations extérieures, c'est-à-dire, de tout ce qui concerne l'œil, l'oreille, les narines et toutes les parties qui dépendent de ces différens organes.

Quand Bichat entreprit la rédaction de son Anatomie tant générale que descriptive, ses travaux étoient trop multipliés, pour qu'il pût seul y suffire. Il fallût que des collaborateurs zélés et intelligens concourussent avec lui, sinon à édifier, au moins à disposer les matériaux de l'édifice, à les choisir, à les polir, et à les mettre en état d'être employés utilement ; il fallût que des aides, qu'il avoit lui-même formés, qui étoient pénétrés de ses principes, imbus de sa doctrine, fussent en état, en cas d'événement, de le suppléer. Bichat, trop juste pour profiter du travail d'autrui, sans le faire con-

noître, nous apprend (20) que dans ses travaux anatomiques, comme dans ses expériences, il a toujours eu soin de ne pas s'en rapporter uniquement à lui-même; qu'il doit, sous ce rapport, des remercîmens à plusieurs personnes qui l'ont aidé dans ses dissections. « Je ne me « suis point exclusivement chargé, dit-il, des re- « cherches : MM. *Roux* et *Buisson*, que des talens « distingués avoient déjà fait remarquer, et qui, dans « un concours honorable, viennent de donner des preu- « ves de leurs grandes connoissances médicales, ont « bien voulu s'associer à mes travaux; le premier pour « le traité des muscles, et le second pour la description « des organes vocaux et sensitifs (21) ».

La même idée qui avoit dirigé Bichat dans la com-

(20) Discours préliminaires de son Anatomie descriptive, t. I et II.

(21) Très-peu de temps après la mort de Bichat, le C. Buisson a publié le 3.e volume de l'Anatomie descriptive, qui contient les appareils des sens internes, ou la description du cerveau et de ses dépendances, les appareils conducteurs du sentiment et du mouvement, et ceux de la vie organique; c'est encore l'œuvre de Bichat qu'on lira dans ce volume, soit parce que lui-même en a composé la plus grande partie, qui étoit déjà imprimée avant sa mort, soit parce qu'en le terminant le C. Buisson, par les rapports intimes qui le lioient à Bichat, avoit encore présentes sa méthode et sa doctrine, qu'il a suivies exactement. Il annonce un 4.e volume, auquel il travaille avec M. Roux. Remplis tous deux des principes de leur maître, accoutumés tous deux à partager ses travaux, il leur sera d'autant plus aisé de satisfaire aux derniers engagemens que Bichat avoit contractés avec le public, qu'ils ont donné des preuves de leurs talens, dans les différens écrits qu'ils ont mis au jour.

position de son Anatomie générale, le guida dans ses recherches sur l'Anatomie pathologique, c'est-à-dire, sur l'anatomie considérée par rapport aux maladies, sujet dont il s'occupoit principalement vers la fin de sa vie. Il avoit examiné les tissus organiques dans l'état sain : il entreprit de les observer dans l'état morbifique; nouveau travail, plus étendu que le premier, à cause de la multitude d'affections diverses que peut présenter un seul tissu. Après plusieurs recherches dans les cadavres, pour tirer de l'inspection anatomique tout le parti convenable, après avoir suivi et observé presque toutes les maladies dans les salles de l'Hôtel-Dieu, Bichat exposa, dans un cours pathologique, les nouvelles connoissances qu'il avoit acquises; et si on l'avoit admiré, dans ses travaux physiologiques, marchant sur les traces de *Haller*, on fut étonné de le voir, dans ses travaux pathologiques, suivre, avec un égal succès, celles de *Morgagni*.

On doit à Bichat des notions exactes sur les affections du péritoine, affections que l'on confondoit ordinairement avec celles des organes recouverts par cette membrane : il prouva que chaque tissu a un mode particulier de maladie, comme un caractère propre de vitalité, et que, même dans les intestins, l'état morbifique d'une membrane pouvoit s'allier avec l'état sain des membranes voisines. Quelques auteurs avoient entrevu cette vérité : Walther avoit même indiqué exactement la nature de la *Péritonite*; mais tous n'avoient observé que des faits particuliers : aucun n'avoit porté ses idées jusqu'à un point de vue général; d'ailleurs, on avoit fait si peu d'attention aux découvertes faites sur ce sujet,

qu'elles étoient oubliées : on nous a assuré que Bichat, plus accoutumé à observer qu'à lire, les ignoroit absolument; on peut donc lui attribuer l'honneur de l'invention, quoiqu'avant lui ces vérités fussent connues.

Nous avons déjà fait la remarque que la meilleure méthode d'apprendre est celle d'enseigner, et qu'elle fut suivie par Bichat : ce fut encore elle qui le détermina, vers les derniers temps de sa vie, à faire un cours de matière médicale, dans lequel il développa les plus belles vues, les idées les plus fécondes et les préceptes les plus solides. Frappé depuis long-temps de la confusion et de l'incertitude qui régnoit dans cette science, il jugea que, cultivée avec méthode, et d'après des principes fixes, elle pouvoit être perfectionnée comme les autres branches de l'art de guérir. Il avoit déjà jeté quelques idées sur ce sujet dans son Anatomie générale : il les développa dans son cours. Il prouva la nécessité de classer les médicamens, d'après l'influence qu'ils exercent sur les propriétés vitales. Il examina leur action, soit sympathique, soit directe, sur les divers systèmes organiques (22). Cela demandoit des observations multipliées : l'Hôtel-Dieu les lui fournit ; il fut secondé dans ce travail par plus de quarante élèves qui le suivoient, et à qui chaque jour il faisoit part dans son cours du progrès de ses recherches.

Quelques personnes ont témoigné leur étonnement de ce que Bichat n'avoit pas profité du moment où il

(22) Voyez la dissertation soutenue à l'école de médecine, le 26 frimaire an XI, par le C. *Pairier*, sur les émétiques, à la tête de laquelle l'auteur a inséré des notions générales sur la matière médicale, tirées des leçons de Bichat.

étoit au plus haut point de sa gloire en physiologie, pour publier sur cette science un traité élémentaire, qu'on lui demandoit de toute part. Ses idées n'étoient pas d'accord avec ce travail : il prétendoit que l'honneur de faire un livre classique n'appartenoit pas à la jeunesse, et qu'il ne pouvoit être que le fruit de l'âge mûr ; il soutenoit que pour marcher dans la route tracée par *Haller*, il falloit avoir son génie, son expérience, et ses grandes connoissances. Nous ignorons quel jugement portoit Bichat des élémens de physiologie publiés par le C. *Richerand* ; mais, à en juger par l'accueil qu'ils ont reçu du public, par le débit rapide d'une première édition, on pourroit croire, avec raison, que l'opinion de Bichat souffroit des exceptions ; car Richerand paroît avoir prouvé par son ouvrage que la jeunesse n'est pas une exclusion pour la composition d'un livre élémentaire de physiologie.

La gloire et la réputation de Bichat alloient tous les jours en croissant ; chéri de ses élèves, estimé de tous ceux qui le connoissoient, admiré pour son savoir par tous les étrangers, qui se faisoient un devoir et un honneur de le visiter, il n'avoit à désirer qu'une santé plus solide et mieux assurée, qu'il auroit dû ménager, et ne pas compromettre si souvent. Il portoit en lui depuis long-temps le germe du mal funeste qui le fit périr (23). Les fréquentes affections gastriques, qu'il éprouvoit depuis quelque temps, l'avertissoient de modérer son ardeur

(23) Voy. les détails que nous a laissés M. *Husson* sur sa mort, dans la notice déjà citée.

pour le travail : car en tout temps, même dans les plus grandes chaleurs de l'été, on le trouvoit, soit dans son laboratoire d'anatomie, soit dans les salles de l'Hôtel-Dieu, où respirant une atmosphère putride, il puisoit les élémens d'une destruction prochaine.

Il étoit occupé, le 19 messidor dernier, à examiner les progrès de la putréfaction de la peau, lorsqu'une odeur infecte, qui s'éleva du vase où il faisoit macérer la pièce anatomique, força les élèves mêmes, compagnons ordinaires de ses travaux, de s'éloigner : il eut le courage ; ou pour mieux dire, la témérité de poursuivre son travail, témérité qu'il paya de sa vie. Il faut dire aussi qu'un autre accident se joignit à cette cause meurtrière.

Le soir même du jour où il avoit travaillé avec *Buisson*, sur le système nerveux des ganglions, et où ils avoient commencé ensemble la dissection du ganglion cervical supérieur, Bichat fit, en sortant du laboratoire, une chute sur la totalité du corps : des syncopes en furent la suite, et quelques jours après, il éprouva les symptômes d'une fièvre ataxique. Tous les soins de l'amitié la plus vive lui furent prodigués, surtout par l'estimable veuve de Desault ; car Bichat avoit cru ne pouvoir mieux reconnoître les grands services qu'il lui avoit rendus, qu'en offrant à sa veuve désolée de rester avec elle, pour concourir ensemble à l'éducation de son fils.

Deux jours avant la mort de Bichat, la cessation des plus fâcheux accidens, un calme, un bien-être qui eurent lieu, et qui furent portés au point de dissiper toute crainte, faisoient espérer une heureuse

terminaison de la maladie : M.me Desault se flattoit de l'espoir de conserver à son fils un maître, un ami; vain espoir, fausse sécurité : dès le lendemain, un redoublement violent vint détruire toute la joie qu'avoit inspirée la cessation momentanée des accidens; et le 3 thermidor, 14.e jour de sa maladie, malgré les secours de l'art sagement administrés par les CC. *Corvisart* et *Lepreux*, Bichat cessa de vivre, à l'âge de trente et un an.

Il est peu de savans, dont la perte ait produit une affliction aussi vive, et qui ait éclaté par des témoignages aussi expressifs. Toute l'École de médecine y a pris part : professeurs, élèves, parens, amis, tous en très-grand nombre se sont faits un devoir d'assister à la pompe funèbre de Bichat, et d'accompagner jusqu'au tombeau ses tristes restes. Les CC. Lepreux et Roux, au moment de son inhumation et sur la tombe de leur ami, ont prononcé des discours éloquens et pleins de sensibilité.

La mort, le tombeau! voilà donc la dernière fin, le dernier héritage du riche et du pauvre, du savant et de l'ignorant; mais celui qui a bien mérité de sa patrie par ses talens, par ses découvertes; celui qui en mourant ne laisse que des regrets, surtout au pauvre qu'il a toujours soulagé, celui-là ne meurt jamais : sa vertu lui survit; et ses travaux utiles, dont ses concitoyens recueillent les fruits, suffisent pour rendre son nom immortel. On peut dire de lui ce qu'a dit Pline le jeune de *Virginius : tanti viri magis finita mortalitas, quàm vita.* Lib. II, ep. I.

L'Europe aura peine à croire que ce soit avant

sa 30.e année que, saisissant en maître des idées que quelques hommes de génie n'avoient encore qu'effleurées, Bichat ait pu jeter les fondemens d'une nouvelle anatomie, d'une nouvelle physiologie. On ne sera plus étonné que le célèbre Sandifort, le dernier élève qu'enfanta l'école fameuse de Leyden, ait dit en parlant de notre collègue : *dans six ans, votre Bichat aura passé notre Boerhave* (24); prédiction qui prouvoit autant le discernement de son auteur, que le mérite de celui qu'elle concernoit ; prédiction dont la mort prématurée de Bichat a malheureusement empêché l'accomplissement.

Pour éterniser sa mémoire, le C. Corvisart a employé l'influence que lui donne la place éminente qu'il occupe auprès du gouvernement (25), à appeler son attention sur la récompense due aux talens éminens de Bichat Il a informé le Premier Consul des regrets publics et de la cause malheureusement trop juste qui les excitoit : il a désigné au dépositaire de la puissance publique la place qu'il convient de consacrer à la mémoire de Bichat ; et un monument, qui lui sera commun avec Desault, son maître, s'élèvera dans le lieu même qui fut le théâtre de leurs grands travaux ! il rappellera la mémoire de deux hommes illustres, et par leurs talens extraordinaires, et par les services qu'ils ont rendus à l'humanité (26). La société médicale d'émulation a aussi

(24) Anecdote tirée du discours de Hallé, déjà cité.

(25) Le C. Corvisart a été nommé avec le C. Barthez, par le Premier Consul, médecin du gouvernement.

(26) Le gouvernement a pris un arrêté, en date du 18 fruc-

arrêté, sur la motion du C. Husson, qu'elle souscriroit pour le buste de Bichat, et qu'il seroit placé dans sa salle d'assemblée, comme une preuve de son estime et comme un gage de l'union des membres qui la composent. Pline le jeune, pour prouver que de son temps il existoit encore de l'honneur et de la probité parmi les hommes, parle du soin avec lequel un de ses contemporains conservoit les portraits de ceux qui avoient honoré la patrie par leurs vertus. « On n'aime « pas tant, dit-il, le talent d'autrui, sans en avoir beau- « coup ; et il n'est pas plus glorieux de mériter une « statue, que de la faire dresser à celui qui la mé- « rite (27) ».

L'imagination trouve presque toujours un certain plaisir à se retracer l'image d'un homme célèbre, à se rappeler son extérieur, les traits de son visage ; et il est rare que pendant sa vie, il ne se prête pas à l'empressement de ses parens et de ses amis, qui désirent avoir son portrait. Bichat s'est long-temps refusé à cet égard aux instances de l'a-

tidor dernier, par lequel il a ordonné qu'un marbre, consacré à la mémoire des CC. Desault et Bichat, sera placé à l'Hôtel-Dieu de Paris, et que leur éloge y sera prononcé par un des membres de l'école de médecine de Paris : elle a désigné le C. Corvisart pour remplir cette intéressante fonction. *Désormais donc*, dit à ce sujet le C. Hallé, *ce dévouement sans éclat, ce courage sans ambition qui s'exerce dans les asiles de la douleur et de la misère, auront aussi leurs monumens et leurs trophées.*

(27) *Neque enim magis decorum et insigne est, statuam in foro Populi Romani habere, quàm ponere. Cæcilii Plinii secundi Epistolæ.* Lib. I, ep. XVII.

mitié : il céda cependant, et deux fois il avoit paru y condescendre ; deux fois il avoit accordé au peintre quelques momens, qu'il regrettoit comme perdus ; mais on ne put le résoudre à accorder une troisième séance ; et si le C. *Giraud*, son ami, surmontant la douleur dont il étoit accablé, n'avoit pas, immédiatement après sa mort, modelé l'empreinte de la figure de Bichat, nous n'aurions aucun monument qui eût perpétué parmi nous le souvenir de ses traits.

Plusieurs compagnies savantes se sont fait un devoir d'associer Bichat à leurs travaux. Outre la société médicale d'émulation, celle philomatique, celle de médecine, et d'autres se sont empressées de l'admettre dans leur sein. Celle de l'École de médecine n'a pas plutôt été établie, qu'elle a inscrit sur la liste de ses associés le nom de Bichat. Il y a même à ce sujet une anecdote qui mérite d'être rapportée : à la première séance de cette société, Bichat se trouva être le plus jeune de tous ses confrères, et fut désigné comme tel, suivant l'usage, pour occuper la place de secrétaire, qu'il a remplie jusqu'à la rédaction des réglemens.

Si l'on pouvoit toujours mesurer, sur la durée de la vie, le degré des connoissances qu'on acquiert, la somme de celles qu'on communique, qui peut calculer jusqu'où, pendant le cours d'une vie plus longue, Bichat eût poussé les sciences qu'il a cultivées ? Qui peut prévoir jusqu'où il eût reculé les bornes de l'art, et étendu sa réputation et sa gloire ? Frappé mortellement à l'âge, où le feu de l'imagination brille

dans

dans toute sa force, à l'âge où l'activité du génie exerce tout son empire, de quoi n'eût-il pas été capable, lorsqu'une longue expérience, l'observation de plusieurs années, auroient perfectionné son jugement, et lui auroient fait apercevoir qu'il manquoit aux fruits de sa jeunesse cette maturité qui ne s'acquiert qu'avec le temps; car quelque excellentes que soient ses productions, gardons-nous de les croire exemptes de défaut? Tout homme est sujet à l'erreur; ce qui a fait dire avec tant d'énergie au philosophe *Sans-Soucy, que pour extirper l'erreur de l'univers, il faudroit exterminer tout le genre humain* (28).

La vérité, qui doit être la base de tout éloge, ne nous permet pas de dissimuler que, parmi les ouvrages de Bichat, il en est quelques-uns dans lesquels on ne trouve pas cette exactitude de détail qui caractérise presque toujours sa plume; il en est dont le style, un peu négligé, indique la précipitation avec laquelle ils ont été composés : c'est un reproche qu'on peut faire à l'édition des œuvres chirurgicales de Desault. Plein de son sujet, se laissant maîtriser par une facilité étonnante de composition, qui lui étoit naturelle, Bichat oublia quelquefois d'apporter, dans la matière qu'il traitoit, toute l'attention nécessaire, toute la réflexion qu'elle exigeoit. Sans doute cette facilité de composition peut être le type d'un génie supérieur, pénétré de son plan, qu'il développe à mesure que sa tête le lui fournit; mais

(28) OEuvres posthumes, t. IV, p. 215.

il est rare que ce premier élan de l'imagination soit un chef-d'œuvre : ce n'est pas ainsi qu'agit la nature ; elle met des siècles entiers à former l'or et les pierres précieuses.

Quelques idées fausses, ou plutôt incomplètes et mal définies, sur l'influence des passions, sur celle de l'habitude, sur l'état du fœtus avant la naissance, etc., offrent de loin en loin, dans la première partie des recherches de Bichat sur la vie et la mort, de légers nuages qu'il lui eût été aisé de faire disparoître. Il en convenoit, et il se proposoit dans une seconde édition de corriger les erreurs qui lui étoient échappées.

C'est sans doute avec le même esprit de correction qu'il a refondu entièrement son Traité des membranes dans son Anatomie générale ; car c'est là seulement qu'il vouloit qu'on le cherchât désormais, reconnoissant que le premier ouvrage contenoit, dans plusieurs endroits, des idées inexactes qu'il s'étoit empressé de corriger dans le second ; en sorte que, d'après le témoignage de Bichat lui-même, son Traité des membranes ne doit être considéré aujourd'hui que comme un aperçu, dont l'Anatomie générale renferme le développement.

Au surplus, les erreurs de Bichat venoient plutôt de sa manière de composer, du temps où il composoit, que de la complication ou de l'obscurité de ses idées. Nous avons dit qu'il écrivoit surtout la nuit, que c'étoit alors qu'il confioit au papier les vérités scientifiques, qui brillent dans ses écrits. Il avoit aussi pour habitude de ne jamais revoir ce qui devoit le

lendemain être soumis à l'impression (29). On croira difficilement que les deux derniers volumes de son Anatomie générale ont été composés avant les deux premiers.

La précision et l'élégance du style, le choix des mots, bien loin d'être des ornemens étrangers dans les ouvrages de notre art, contribuent beaucoup au contraire à les embellir, et à rendre leur lecture plus attachante et plus utile. L'expression est l'image de la pensée; et l'on peut douter de la justesse d'esprit de celui, dont l'écrit ou le discours est peu exact et mal lié dans sa texture. *Horace* en a fait la remarque : *Quand on possède bien sa matière*, dit-il, *on ne manque ni d'expression, ni de clarté, ni de méthode pour la bien traiter* (30). Rien de tout cela n'a manqué à Bichat. Il a su approprier toujours son style au sujet dont il s'occupoit. Clair, exact et méthodique dans les descriptions anatomiques et chirurgicales, il a su s'élever à la hauteur du style sublime, lorsqu'il a traité des sujets qui le comportoient.

(29) Fréderic II, dans ses OEuvres posthumes, tom. XI, p. 117, fait à peu près la même remarque sur les écrits du *marquis d'Argens : son style*, dit-il, *avoit quelquefois la diarrhée ; à peine avoit-il achevé un cahier, que, sans le relire, il l'envoyoit au libraire.*

(30) — *Cui lecta potenter erit res,*
Nec facundia deserit hunc, nec lucidus ordo.

Ce que Boileau, dans son Art poétique, a exprimé par ces deux vers :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

On en trouve la preuve dans son essai sur Desault, et dans le discours préliminaire qu'il a mis à la tête du premier volume de son anatomie générale.

Si, après avoir exposé tous les titres de Bichat à l'estime et à la considération publiques, nous nous arrêtons quelques instans à décrire les qualités de l'ame, qui relevoient en lui l'éclat de son mérite, nous sentirons davantage l'étendue de la perte que nous avons faite. Ce qui donne du prix, et, pour ainsi dire, la vie à toutes les autres qualités, c'est le caractère, par lequel nous entendons cette puissance de l'ame, cette force inconnue qui semble unir par une flamme invisible le mouvement à la volonté, et la volonté à la pensée. Différent de l'esprit, qui s'accroît par l'instruction, qui s'enrichit par les idées des autres, le caractère ne doit sa forme qu'à la nature : c'est lui qui traduit les hautes pensées en grandes actions, par la constance dans le vouloir, et par la fermeté dans les desseins. Tel fut le caractère de Bichat; par lui il s'est élevé, et a atteint la véritable grandeur; par lui il a acquis le pouvoir d'agir et de parler, de poursuivre et d'exécuter, de résister et de vaincre.

Une des principales vertus de Bichat fut la modestie, j'entends cette vraie modestie, qui est rarement accueillie, et au devant de laquelle il est encore plus rare qu'on aille : cette remarque est affligeante pour l'humanité; mais elle n'en est pas moins confirmée par l'expérience de tous les temps; et il est prouvé que le savoir médiocre et l'ignorance intrigante, parviennent plutôt à obtenir les grâces et les

distinctions, que la science éminente, qui ne les recherche pas.

Dans le sein d'une famille qu'il chérissoit et dont il étoit adoré, dans les doux épanchemens d'une amitié constante et éprouvée, oubliant des applaudissemens qui lui étoient souvent importuns, Bichat venoit donner quelques momens aux affections du cœur; là il développoit son ame toute entière; là il recevoit d'une seconde mère, d'un second frère, les témoignages les plus sincères de ce sentiment vif et affectueux, qu'on ne trouve pas dans les sociétés ordinaires, et dont personne ne sentit mieux que lui tout le prix.

Bichat, toujours égal, toujours franc, toujours généreux, supportoit sans impatience l'injustice et même l'injure. Toujours supérieur à l'intrigue, il sut la maîtriser, en opposant à ses clameurs et à ses menées la candeur de son ame. L'envie, ce monstre qu'on peut quelquefois apprivoiser, mais qu'on ne dompte jamais, contraria sa marche, et ne pouvant l'arrêter, chercha à lui ravir une partie des éloges que lui attiroient ses écrits et sa manière d'enseigner. Il se contenta de mépriser les vaines attaques de la jalousie, et ne se mit jamais en devoir de les repousser directement; il étoit même toujours prêt à renouveler avec ses détracteurs une amitié qu'eux seuls avoient rompue. Enfin, étranger aux petites passions, il aima mieux en être quelquefois la victime, que de leur opposer une résistance, qui eût troublé son repos.

Telle a été la vie publique et la vie privée de Bichat. Jeunes gens, qui venez de prêter une oreille

attentive au récit des travaux et des vertus du savant que vous respectiez comme votre maître, et que vous chérissiez comme votre ami, vous qu'il instruisoit à remporter les palmes de l'école de médecine, la plus grande utilité que vous puissiez retirer de l'éloge de Bichat, le monument le plus durable que vous puissiez élever à sa mémoire, c'est de marcher sur ses traces, c'est de l'imiter dans sa conduite, et dans l'utile emploi qu'il a su faire de la courte durée de ses jours. Puisse ce grand modèle vous inspirer la vive ardeur d'acquérir cette gloire, la plus pure de toutes, qui naît des connoissances dirigées vers le salut de l'humanité souffrante! Puisset-il s'élever parmi vous des génies qui, comme Bichat, honorent la nation par des découvertes aussi étonnantes qu'utiles! Puissiez-vous, comme Bichat, vous rendre dignes de l'amour et de l'estime de vos concitoyens! Puissiez-vous enfin, comme lui, mériter leurs hommages, et acquérir des droits aussi sacrés à leur reconnoissance!